

En université, une communauté de personnes passionnées par la vérité

par Laurent Lafforgue (Rome, vendredi 6 mars 2009)

Je vous remercie de votre invitation qui est un grand honneur pour moi. Un honneur difficile à assumer aussi, tant le thème que vous avez choisi pour votre rencontre – « En université, une communauté de personnes passionnées par la vérité » – pose des questions profondes et redoutables.

On se demande d'abord qui donc est vraiment susceptible de former une communauté universitaire. Tous les professeurs et les étudiants de toutes les disciplines et de toutes les convictions philosophiques et religieuses ? Ou bien les chrétiens indépendamment de leurs spécialisations intellectuelles ? Ou encore les professeurs et les étudiants dans les limites de chaque discipline ? Ou enfin les chrétiens au sein de chaque discipline ?

C'est un fait que les universitaires et les chercheurs mathématiciens dont je suis parlent souvent de leur groupe comme d'une « communauté ». Nous cotoyons aussi des physiciens mais rarement des représentants d'aucune autre discipline savante, si bien qu'il ne serait pas naturel pour la plupart d'entre nous de parler d'une communauté générale des chercheurs et des universitaires. Parfois aussi, et sans l'avoir cherché, je croise parmi les chercheurs d'autres chrétiens mais, au moins en France, nous sommes trop peu nombreux et nous rencontrons de manière trop sporadique pour former une communauté réelle. Nous n'avons d'ailleurs pas vraiment le désir de constituer une communauté distincte au sein du monde universitaire.

Les chercheurs, les érudits et les universitaires du monde entier sont entraînés dans la spécialisation toujours plus accentuée des disciplines, si bien que leurs sujets de recherche paraissent les éloigner toujours davantage les uns des autres, et rendre vaine et vide l'idée d'une communauté universitaire, voire « l'idée d'université », à laquelle le cardinal John Henry Newman avait pourtant consacré l'un de ses livres.¹

Pour qu'il y ait communauté, ou seulement université, il faut un lien.

Afin de trouver un tel lien, on pourrait être tenté d'invoquer la seule subjectivité sentimentale, c'est-à-dire le rapport passionnel intense que chaque chercheur, érudit ou universitaire est censé entretenir avec l'objet de sa recherche ou de son savoir. Effectivement, ce type de sentiment se retrouve d'une discipline à l'autre, alors même qu'il porte sur les objets les plus dissemblables. Lorsque l'intitulé du thème de réflexion que vous avez choisi parle de « personnes passionnées », il semble d'abord qu'il se réfère à la subjectivité sentimentale des personnes comme au seul fondement d'une hypothétique communauté universitaire. Mais un quelconque lien peut-il s'établir sur la seule subjectivité sentimentale ?

En lisant jusqu'au bout, on s'aperçoit que l'intitulé de votre thème de réflexion suggère de dépasser les sentiments laissés à eux-mêmes : il ne dit pas « des personnes passionnées »

¹ *L'idée d'université*, traduction française, éditions Ad Solem, 2007.

mais « des personnes passionnées par la vérité ». Ce qui ramène à la question sceptique ou ironique que l'Évangile selon saint Jean attribue à Ponce Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Une question que beaucoup de nos contemporains considéreraient comme dépourvue de sens : n'est-il pas absurde de faire référence à « la vérité » au singulier alors que les universitaires eux-mêmes font chaque jour l'expérience de l'éclatement des savoirs, qui amène leur éloignement mutuel et leur fragmentation apparemment irréversible ?

Considérez dans quelle situation terrifiante vous m'avez placé en me demandant, en définitive, de parler de « la vérité » au singulier !

Pendant plusieurs semaines je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir dire.

Un principe de réponse m'a heureusement été fourni par une lecture : l'un des chapitres du volume récemment paru des actes d'un colloque, « La personne en débat », qui fut organisé et animé par la Communauté de Saint-Jean, les « petits gris ». Ce chapitre s'intitule « Structure et vocation trinitaire de la personne chez Edith Stein ». Son auteur, Emmanuel Gabellieri, le doyen de la faculté de philosophie de l'Université catholique de Lyon, présente quelques idées maîtresses de sainte Edith Stein à propos de la personne humaine ; ce sont les bases de l'anthropologie qu'elle développa dans certains de ses livres les plus importants, « Être fini et Être éternel », « De la personne », « La science de la Croix ».

La personne humaine, dit Edith Stein, est, en tant qu'ensemble total « corps – âme - esprit », une image de la Trinité. En tant que l'âme est « l'élément originaire de la vie », que d'une part elle est « la forme du corps », c'est-à-dire ce qui lui donne forme, le construit et l'anime comme corps vivant, et que, d'autre part, c'est à partir d'elle que s'élève la vie spirituelle, elle peut être vue comme image du Père. Le corps, comme « expression d'une essence nettement délimitée », apparaît alors image du Verbe éternel. Quant à la vie spirituelle, « libre épanouissement à partir de l'âme », elle apparaît « image de l'Esprit divin ».

S'il est vrai que la personne humaine est faite pour la vérité, il semble alors naturel de se demander si notre rapport à la vérité et la vérité elle-même ne présentent pas une structure trinitaire à laquelle corresponde la structure trinitaire de la personne. Et si l'intuition de la structure trinitaire de la vérité n'est pas à la racine de « l'idée d'université » que la chrétienté latine médiévale inventa.

Pour me laisser guider dans quelques réflexions sur une telle question à laquelle on ne peut penser qu'en tremblant, je m'efforcerai de transposer à la vérité, en procédant par analogie presque phrase par phrase, certaines des idées d'Edith Stein sur la personne humaine, telles qu'elles sont exposées dans le texte d'Emmanuel Gabellieri.

La personne, dit Edith Stein, est « ce qui possède une intériorité et demeure en soi tout en sortant de soi-même ». C'est pourquoi le rapport à la vérité du sujet connaissant doit être à la fois extérieur et intérieur, et d'autant plus intérieur qu'il est plus extérieur, c'est-à-dire objectif.

La vérité comprend les faits et leur intelligibilité, mais elle est en même temps portée par eux. Elle s'élève du fond obscur des faits, qui constituent les objets des savoirs particuliers.

Les connaissances forment une surface éclairée au-dessus de la profondeur des faits. Mais la vérité ne se réduit pas à la connaissance objectivée, et le rapport à la vérité ne se réduit pas à l'intelligibilité des évidences claires.

L'entendement est le centre du rapport à la vérité du sujet connaissant. C'est un espace

qui s'ouvre vers le bas – les faits tels qu'ils sont, les objets de connaissance tels qu'ils s'offrent au regard des yeux ou à celui de la pensée –, et vers le haut – « la science qui porte à aimer » (selon une expression de Bossuet que cite Fabrice Hadjadj). Le fond de cet espace est insondable : le réel n'est jamais épuisé par ses représentations.

La vérité est enracinée dans le réel senti et vécu, dans l'épreuve de la vie et des faits. Aussi la connaissance est-elle enracinée dans les savoirs particuliers.

Par leur enracinement, la vérité est conditionnée par le réel, et la connaissance accessible à l'entendement est conditionnée par les savoirs spécifiques. Mais, s'il en est ainsi, c'est que, en sens inverse, le réel est l'expression de la vérité. Et que les savoirs sont les fruits de l'entendement agissant : l'entendement guide le regard – c'est-à-dire élabore des méthodes –, il ordonne et lie les faits par les structures intelligibles qu'il construit, pour que, formés en un tout organique, ils deviennent des savoirs rationnels.

La vérité connaissable se déploie dans le temps en connaissances toujours plus approfondies. L'intelligibilité est le pouvoir intérieur d'auto-déploiement de la vérité. L'entendement est le pouvoir intérieur d'auto-déploiement de la connaissance. Pour cet auto-déploiement, l'entendement a besoin d'un milieu vital, l'expérience du réel, c'est-à-dire d'abord celle de la vie, en particulier celle du corps senti de l'intérieur et celle des objets sensibles. Mais la puissance d'ouverture de l'entendement n'est pas tournée seulement vers le bas – la réalité charnelle et matérielle ; elle l'est aussi vers le haut, vers « la science qui porte à aimer », comme fruit, épreuve et lieu d'exercice de la volonté et de la liberté.

L'espace de l'entendement est le rapport intérieur à la vérité ; il est comblé quand la vérité est cherchée et aimée pour elle-même.

L'entendement est le milieu dans lequel confluent l'expérience des faits et « la science qui porte à aimer », c'est-à-dire l'expérience du beau. Dans ces expériences, il appartient au sujet connaissant de réagir et de répondre, de saisir le réel, expression de la vérité, dans toute sa richesse et sa délicatesse. Donner une réponse insuffisante – comme nous faisons toujours, marqués que nous sommes par le péché – porte le nom de réductionnisme.

L'intelligibilité est la médiation entre la vérité connaissable et le réel. L'entendement est la médiation entre « la science qui porte à aimer », visée de la volonté et de la liberté du sujet connaissant, et les savoirs particuliers, objets de la mémoire collective et individuelle.

Dans la plénitude de la vérité, le réel et le beau se trouvent enchevêtrés et coïncident. Dans la plénitude de la connaissance, la volonté et l'acceptation des faits tels qu'ils sont, l'amour et la mémoire, se trouvent enchevêtrés et coïncident.

La vérité n'est ni purement factuelle, ni purement esthétique. Elle est les deux.

La connaissance ne se réduit pas seulement à des savoirs, non plus qu'à une recherche. Elle est les deux.

Doué de liberté temporelle, le sujet connaissant est comme un point mobile dans le vaste espace de l'entendement. Il se possède lui-même et peut se mouvoir dans toutes les directions – alors même que les faits lui résistent de toute part –, et pourtant son soi est complètement vide. Il n'est plein que des dons reçus : le réel vécu et senti, les faits qui résistent à sa pression.

La liberté du sujet connaissant est un pouvoir de choisir « la science qui porte à aimer » en approfondissant l'ordre des faits : Non pas se réduire aux faits en réduisant les faits. Mais s'ouvrir au beau, au-delà des faits, par le moyen des faits.

Le sujet connaissant ne peut toucher la vérité par son entendement que s'il s'oublie lui-

même et s'ouvre au beau tel qu'il est à travers les faits tels qu'ils sont. Le sujet connaissant qui veut plier le monde à son entendement – comme nous faisons tous, nous qui ne savons pas aimer gratuitement – manque la vérité.

Le sujet humain connaissant n'a pas l'entendement immédiat des purs esprits tels que nous les imaginons ; au contraire son entendement est laborieux, entravé, lourd. Mais il a plus de profondeur dans la mesure où il est confronté aux deux extrémités de la vérité : aux faits charnels et matériels intangibles contre lesquels il se heurte, et au beau qui l'attire d'autant plus qu'il le dépasse.

L'intelligible est l'élément originaire de la vérité, il donne leur forme aux faits réels et aux manifestations de la beauté sensible à l'âme. L'entendement est donc l'élément originaire de la connaissance, il donne leur forme à la mémoire, qui se saisit des savoirs, et à la sensibilité esthétique.

Les faits réels composent le corps de la vérité connaissable. Les savoirs objets de mémoire composent le corps de la connaissance intelligible.

En notre temps, le rejet de la chair et du corps comme tout organique prend différentes formes dans le monde de la connaissance : Celle du refus de la transmission des savoirs spécifiques, chez les nouveaux doctrinaires des écoles élémentaires et des lycées. Celle du rejet post-moderne de la structuration des savoirs, fruit de l'entendement, chez de nombreux universitaires influents et leurs épigones dans le monde enseignant. Celle de l'indifférence, du désintérêt ou du mépris affichés par la plupart des savants vis-à-vis du cœur de la connaissance rationnelle : la philosophie, la théologie et la grande littérature, qui est pourtant la vraie science de l'homme.

La science qui porte à aimer, c'est-à-dire la sagesse, est un libre épanouissement à partir de l'entendement.

Selon Edith Stein, la vocation humaine, insérée dans une matière qui lui est étrangère lors de la formation du corps vivant, est comparable à la conversion humaine du Verbe durant sa venue dans le monde. De même, l'insertion de la vérité dans les vérités particulières – les faits vécus, charnels ou matériels et les objets de pensée – peut être comparée à l'Incarnation du Verbe.

En second lieu, ajoute Edith Stein, la vocation humaine est comparable à la mission de l'Esprit Saint dans la création. Ainsi en est-il peut-être encore de la vérité connaissable, dans la mesure où elle resplendit d'une beauté aussi réelle qu'impossible à saisir et à objectiver.

Si le sujet connaissant s'ouvre, dans son intériorité la plus profonde, au courant de la vérité, alors il est image du Fils de Dieu – Celui qui est « venu rendre témoignage à la Vérité », qui envoie dans le monde « l'Esprit de Vérité » et qui, comme Il l'a déclaré Lui-même, « est la Vérité ».

La vocation du sujet connaissant n'est pas seulement de chercher la vérité, de la servir et de la connaître extérieurement. Elle est de la recevoir et d'y participer, tout comme la vocation humaine est de recevoir la vie divine.

Par son obscurité et sa profondeur mystérieuses, dues à son mélange de faits bruts et de beauté, la vérité connaissable a en effet quelque chose qui évoque la profondeur insondable caractéristique de l'Être divin. Par son obscurité et sa profondeur mystérieuses, dues à son mélange de savoirs factuels et de tension vers la beauté de l'intelligible, la connaissance a elle-

même quelque chose qui évoque cette profondeur insondable de Dieu.

Par son assujettissement aux faits, la vérité connaissable possède une liaison avec Celui qui descend dans les profondeurs de l'Être terrestre, avec le Verbe fait chair. Par son assujettissement aux savoirs spécifiques, la connaissance possède une liaison avec le Verbe incarné. Ce qui signifie en particulier que le rejet de la transmission des savoirs spécifiques dans les écoles de notre temps est une forme de rejet de l'Incarnation.

Selon Edith Stein, l'individuation de la personne humaine ne se fait pas seulement par la matière mais aussi directement par l'esprit, puisque, d'après l'Apocalypse, « au vainqueur » sera donné « un caillou blanc, un caillou portant gravé un nom nouveau que nul ne connaît, hormis celui qui le reçoit. » De même, la vérité connaissable ne se particularise pas seulement en les savoirs spécifiques mais aussi en les diverses formes de manifestations de la beauté. Chez chaque sujet connaissant, l'individuation de la connaissance ne se réalise pas seulement dans la composition particulière des savoirs qu'il acquiert, mais aussi dans l'empreinte esthétique et affective que leur apprentissage et leur approfondissement impriment dans son intériorité.

L'essence spirituelle de l'intelligible est la beauté. Si bien que la vocation de l'entendement est la contemplation.

Chaque personne humaine singulière est créée pour être un membre du Corps vivant du Christ. De même, chaque vérité particulière, chaque fait, existe comme membre du corps de la vérité. Chaque savoir spécifique existe comme membre du corps de la connaissance. Aussi le refus post-moderne de la structuration des connaissances est-il lié au rejet de l'Église comme corps mystique du Christ.

La vérité connaissable est union des faits et de la beauté. La connaissance sage, ou « science qui porte à aimer », est union de savoirs factuels spécifiques et d'un sens de la beauté.

Selon Edith Stein, « peut-être n'est-il pas trop osé de dire que, en un sens, la création du premier homme doit être considérée déjà comme un commencement de l'Incarnation du Christ. » Alors l'apparition du premier fait, de la première vérité particulière, peut être considérée comme une préfiguration de l'Incarnation. Pour le sujet connaissant, l'apprentissage de tout savoir spécifique est une annonce, très discrète, de la venue du Christ dans la chair.

L'expérience d'un monde objectif commun à tous les sujets et le partage intersubjectif des connaissances sont des figures de l'union nuptiale entre l'homme et la femme. Le mouvement de l'entendement à la recherche de la vérité est image et annonce de l'union nuptiale entre l'âme et Dieu. Le caractère communautaire de la connaissance – dans son double mouvement de transmission et d'approfondissement infini – est image et annonce de l'Église, épouse du Christ.

L'amour est l'essence de la connaissance parfaite. Or l'amour est plus que la volonté, plus que le désir d'un bien, et plus que l'adhésion de la volonté à ce bien ; il est don de soi. Donc la connaissance parfaite suppose le don de soi à la vérité.

Mais que signifie le don de soi à la vérité ? Pour Edith Stein, le don est la structure fondamentale et la fin ultime de l'homme. « La participation à la vie divine par le libre don personnel, écrit-elle, est la fin à laquelle tend originellement l'être humain naturel. » Pourrait-

on dire que le don de soi à la vérité est la structure fondamentale et la fin ultime du sujet connaissant ? Ou que la participation à la vérité par le libre don de soi est la fin à laquelle tend originellement le sujet connaissant ?

Corrompus par le péché, nous comprenons mieux le désir des vérités connaissables, c'est-à-dire la curiosité, que le don de soi à la vérité.

Pourtant, nous avons entendu enseigner – en saisissant si peu ce que nous entendons – que le parfait don de soi est la vie et la mort du Christ.

La vie du Christ comprend l'enseignement, ce qui nous éclaire un peu : le don de soi à la vérité impose de transmettre la connaissance.

Le passage du Christ par la mort a été rendu possible par son acceptation « que la volonté du Père soit faite et non la Sienne. » Bien que cela soit un grand mystère, tout chercheur de vérité sait d'expérience que tout nouveau pas sur le chemin de la vérité suppose que, après un long combat, sa volonté se rende et accepte d'être brisée. Il faut l'épreuve de l'échec et de la souffrance ressentie quand tous les assauts paraissent avoir été tentés en vain, pour que l'entendement du sujet connaissant renonce à plier le réel à ses fantaisies et accepte de laisser pénétrer en soi un peu de la lumière de la vérité.

Le rapport du sujet connaissant à la vérité est nécessairement à la fois extérieur et intérieur, mais même la vérité intérieure, pour être authentique, ne doit pas venir de soi. Le don de soi à la vérité signifie sans doute d'abord l'acceptation de cette intrusion. Dans le monde des universitaires, des érudits et des savants, le refus de cette intrusion, c'est-à-dire la volonté de garder prudemment ses distances vis-à-vis de la vérité, prend la forme de l'objectivisme positiviste et, en particulier, du scientisme.

Au contraire, le sujet connaissant vivant est un médiateur entre la vérité objective et la vérité intérieure. Il est un point de croisement des faits et de la beauté de l'intelligible. Dans la mesure exacte où il se donne à la vérité, sa science est celle qui porte à aimer.

La communion des personnes est créée dans le don de soi à la vérité que fait chaque sujet connaissant. Sans ce don – don propre à chacun et invisible car il s'effectue dans l'intériorité – il n'existe pas de communauté universitaire ni de véritable université.

On peut lire :

« La personne en débat », Actes du Colloque interdisciplinaire organisé par la Communauté de Saint-Jean, qui se tint à Paray-le-Monial du 29 août au 1er septembre 2006. Éditions « Parole et Silence », 2008.

En particulier les pages 137 à 152, « Structure et vocation trinitaire de la personne chez Edith Stein » par Emmanuel Gabellieri, doyen de la faculté de philosophie de l'Université catholique de Lyon.

Les oeuvres de sainte Edith Stein (dont certaines sont malheureusement épuisées en français, en attente de republication) :

- « Être fini et Être éternel – Essai d'une atteinte du Sens de l'Être » (Nauwelaerts),
- « Phénoménologie et philosophie chrétienne » (Cerf, épuisé),
- « De la personne – corps âme esprit » (Cerf, épuisé),
- « La science de la Croix – Passion d'amour de Saint Jean de la Croix » (Nauwelaerts),
- « Source cachée – Oeuvres spirituelles » (Cerf – Ad Solem),
- « La Crèche et la Croix » (Ad Solem),
- « Les voies de la connaissance de Dieu – La théologie symbolique de Denys l'Aréopagite » (Ad Solem),
- « Malgré la nuit – Poésie complète » (Ad Solem),
- « Regard sur Thérèse d'Avila – L'art d'éduquer » (Ad Solem, épuisé),
- « Vie d'une famille juive » (Cerf – Ad Solem – Éditions du Carmel, décembre 2008),
- « La femme – Cours et conférences » (Cerf – Ad Solem – Éditions du Carmel, janvier 2009),
- « De l'État » (Cerf),
- ...